

LA Dernière Prière. 1793

On nous avait enfermés dans l'ancienne chapelle des Carmes dechaux. L'humidité suintait des voûtes et des murailles nues...

Toutes deux tendrement enlacées, toutes deux blondes et blanches, se ressemblaient autant que se ressemblent deux printemps...

Nous mîmes près d'une semaine à les distinguer l'une de l'autre. Sur le visage adorable de Delphine persistait un charme d'enjouement qui se fondait plus vite en grâce mélancolique sur les traits de Solange...

Et nous ne fûmes pas déçus dans le secours que nous attendions d'elles.

Delphine avait pu soustraire aux perquisitions du greffe un petit livre d'heures. Chaque jour, avant le moment de l'appel du condamné, les deux sœurs allaient vers le si haut vitrail où nous tombait une lumière si triste.

Nous les suivions et, là, nous nous groupions autour d'elles, les plus valides à genoux sur les dalles, les plus faibles assis sur les paillasses. Enlacées, blondes et blanches comme l'espérance et la foi, elles restaient seules debout au milieu de nous et, tenant le précieux petit livre en ses doigts fins, Solange, de cette voix profonde qui étreignait le cœur, commençait de nous lire les prières des morts.

Dans l'effrayant dénuement où nous étions de consolations religieuses, rien ne se trouvait plus propre à nous exalter l'âme que ces saintes oraisons. Nous y puisâmes très vite le courage d'affronter nos bourreaux sans plus de crainte que de colère et de marcher le front haut vers l'échafaud.

Pendant, lorsque la porte s'ouvrait à coups de crosse, de botte ou de sabot, lorsqu'une voix brutale clamait le nom d'un détenu sous la voûte sonore, notre douce Solange se taisait forcément, et un désarroi dont nous n'étions pas maîtres traversait notre pieux recueillement.

A l'instant d'un départ sans retour, des sanglots, des paroles étouffées, de furtifs gestes d'adieu à l'effluviaient subitement tout l'effet salutaire de nos dévotions et, si excusable que fut notre sourde agitation en ces affres mortelles, nous la jugeâmes indigne de nos lectures béniées.

Nous réunîmes spontanément ce qui nous restait d'or et par là nous obtînmes de notre geôlier une faveur très ordinaire en tout autre temps, mais sans prix en l'abîme de désolation où nous étions plongés. Cet homme consentit à faire appeler les prisonniers dans la salle attenante à la chapelle et servant autrefois de sacristie. Afin que, plus qu'aucune autre, Solange d'Halan-court demeurât étrangère à ce qui se passait et pût en lisant, se livrer à sa céleste inspiration, nous lui fîmes tourner le dos à la porte près de laquelle, désigné à l'avance, chacun de nous devait se tenir à tour de rôle.

Le geôlier, à voix basse, nommait par le guichet le nouveau condamné. Alors la personne de faction s'en venait sans bruit, le plus doucement possible, et touchait légèrement à l'épaule celui qu'on attendait. Le martyr se levait et, pour ne pas distraire l'attention des autres, sans plus de bruit, et aussi doucement que son message de mort, il traversait notre groupe et puis disparaissait par la porte terrible, gardant, jusqu'à son dernier pas dans la chapelle, de l'extase pleine des yeux, de la prière pleine des lèvres. Parfois une altération dans la voix de Solange, une inclina-

tion plus humble de nos têtes indiquaient seules que l'un de nous allait mourir. Parfois même, la lecture commencée nous tenait si exaltés, l'expression sublime de notre lectrice nous ravissait tellement, que nous n'entendions plus, que nous ne voyions plus rien des choses de cette terre.

Il faut avoir vécu toutes ces épouvantes pour comprendre notre grandeur romanesque, notre sérénité fière, en ces séparations d'héroïque silence.

Un jour cependant, — un jour entre tous sinistre, — la sensibilité reprit ses droits cruels sur notre cœur.

Ce jour-là, — je m'en souviens comme d'hier, — Mme de Fau-cigny, tremblante, attendait près du guichet de l'ancienne sacristie, tandis que nous entourions notre angélique Solange. Debout, auréolée de la lumière tombant du haut vitrail, elle nous lisait la Passion de Notre-Seigneur selon saint Jean, de cette voix où volait toute son âme.

Delphine, vaguement souriante en leur attitude aimée, soutenait de son bras gracieux la taille simple de sa sœur, et sa fine tête penchée se reposait sur l'épaule de Solange. Leurs boucles blondes s'emmêlaient. Jamais, dans la blancheur confondue de leurs jupes, dans leur ressemblance inhérente de colombes, dans leur chaste expression d'espérance et de foi, elles ne nous avaient paru plus touchantes, plus unies et plus belles, plus détachées aussi des infamies de la terre dans le divin ravissement de leur mutuelle prière.

Un bruit presque imperceptible attirait notre attention et je vis, par recevoir l'avis fatal, Mme de Fau-cigny se pencher vers le guichet ouvert. Je ne sais pourquoi ce fait si coutumier précipita étrangement les battements de mon cœur. Mon émotion s'accrut affreusement lorsque Mme de Fau-cigny, toute pâle et sur la pointe des pieds, au lieu de passer devant Milles d'Halan-court pour venir toucher du doigt l'un de nous, s'arrêta derrière les deux jeunes filles.

La pauvre femme déjà levait sa main frémissante et allait la poser sur l'épaule de Solange, quand Delphine, dans un de ces pressentiments soudains dont les tendresses extrêmes ont le secret, tourna à demi son beau visage, leva ses yeux charmants et vit le doigt levé sur sa sœur.

Aussitôt son regard, d'une éloquence superbe, fit comprendre à Mme de Fau-cigny qu'elle ne devait pas toucher l'épaule de Solange qui troublerait la lecture. Nous tous qui regardions, nous en perdions le souffle, mais les yeux de Delphine ne cessaient d'implorer notre silence, et nous restâmes muets. Alors, avec mille précautions, dans une souplesse de mouvements veloutés, Delphine, délicatement, se désenlaca de Solange. Elle retira son bras de la taille de sa sœur et, sur un signe furtif, Mme de Fau-cigny y substitua son bras. Cela se fit si mollement et si naturellement que Solange continua de lire d'une voix limpide. Alors Delphine tenta de soulever sa tête; mais, ne sentant plus le poids si doux sur son épaule, la lectrice fixa vivement son regard alarmé sur Delphine. Nous en dressâmes les lignes tous. Mais la sublime fille, à l'instant suprême où elle se détachait de cette sœur adorée pour marcher à sa place au supplice, trouva la force de lui sourire d'une façon si infiniment douce, confiante et paisible, que Solange, rassurée, reporta ses regards sur le livre d'heures.

Tout ce drame d'attitude, qui nous poignait d'une telle angoisse que la prière en mourait sur nos lèvres, se passa promptement et simplement, dans un silence tragique. Mme de Fau-cigny acheva de faire ce qu'on exigeait d'elle et désenlacée, Delphine s'écarta d'abord insensiblement, puis, sans se retourner, elle alla au guichet de son pas vif et léger. La porte s'entre-bâilla sur une profon-deur sombre, la robe blanche y flotta une seconde, puis la porte, se refermant, l'engouffra dans son ombre.

Ce fut tout. Solange lisait toujours.

Quand elle en arriva aux paroles du Christ :

— Mon Dieu !... " Mon Dieu !... " " pourquoi m'avoir abandonné ! " — Elle eut un accent si profond qu'elle s'effraya tout à coup de ce que disait sa voix. Frissonnant, elle tourna de nouveau son regard plein d'alarme vers le visage posé si près du sien. Et, où elle croyait trouver encore Delphine, elle reconnut soudain Mme de Fau-cigny. La malheureuse enfant comprit la chose atroce. D'un seul coup sa gorge se déchira de sanglots étouffés, elle se renversa toute roide sur le bras qui la soutenait, ses yeux se fermèrent, ses doigts s'ouvrirent de douleur comme pour laisser tomber le livre d'heures.

Alors, pour elle, à haute voix nous récitâmes de toute notre âme les consolantes prières que tant de fois elle avait lues pour nous. Elle se redressa, ses doigts ressaisirent le livre qui s'échappait, et, sublime à son tour, elle voulut achever les paroles du Christ : — " O Père, je remets mon âme entre vos mains... "

Mais, sur les derniers mots, ses forces la trahirent : les larmes marquèrent la page qu'elle n'acheva pas ce jour-là...

CHARLES FOLEY.

LE COFFRET.

Chambre bleue, des fleurs et des fleurs, un souper desservi, et le marquis et la marquise de Wiltz en tête à tête, les coudes sur une table de bois gris, dans les fines fumées d'un thé.

— Voyons, quel âge prenez-vous ? — Je suis, ma foi ! de l'époque où Sa Majesté arrêta sa cure de lait d'ânesse, deux ans avant l'événement... Comptons... Dix-sept cent quatre-vingt-sept... Et vous ? — 1809.

— Bien, dit doucement le vieillard, le règne du petit lieutenant d'artillerie ; comptons... — Point tant d'affaire ! dit la marquise ; allons ! je prends quarante-neuf ans ! Elle regarda le vieillard, et preste :

— J'en donne. La marquise lança un coup de pied dans ses jupes, et se renversa dans le canapé. Ah ! qu'elle avait dû être jolie ! Malgré sa presque cinquantaine, l'air d'une grande rose dans son tulle frisé. Elle tenait le menton posé sur l'un de ses index, un doigt frêle comme une tige, et, sous l'envol des cheveux, sa tête riait aux anges. Et quel visage ! le rêve d'un " un peu de tout " des yeux ni trop étroits, ni trop longs, purs comme des bijoux, de fins sourcils lanés en ailes de papillon, et un petit nez roulé en bille, un insolite nez tout ému, tout mené, dans sa houppe de riz. Ah ! les frais quarante-neuf ans.

— Voici que vient le mois, dit-elle. Le marquis leva le front et regarda sa femme :

— Vous avez de ces mots... — Les mots ne signifient rien ; ce sont, dites-moi, paroles en l'air, et l'âge et le temps restent. A ce moment, trois coups de doigt frappèrent la porte.

— C'est Madelon, dit la marquise. — Entrez. Une servante apparut, toute claire entre les baguettes d'or :

— Si madame la marquise... madame la marquise a fait refaire la chambre verte... madame la marquise sait elle... — Quel ? Que veut dire cette parlotte ? Allez ; qu'y a-t-il ? — C'est un coffret... — Eh bien ! le coffret ? — On a trouvé dans la chambre verte un petit coffret et sa clef ; c'est bien vieux, bien vieux... — Un coffret ! dit la marquise. Apportez-moi ce coffret, Madelon. Madelon, ma fille, d'où vient cette histoire de fées ?

— Le servante partit dans un glissement. Le feu grollait. Quelques gouttes de thé fumèrent encore dans les tasses.

— Ce coffret, pouvez-vous me dire... — Le vieillard haussa l'épaule, tendit la bouche, et laissa un de ses doigts en l'air :

— J'ignore, mais ce sont peut-être vos bijoux. — Je ne les ai pas dans mes chambres ; vous ne voyez pas ? — Non. — Moi non plus. On n'est pas dire s'ils étaient snobes. Tranquilles et accoudés, emportés à la dérive du souvenir, leurs yeux mesaient dans l'air de la chambre. Elle était exquise et de vieille mode, tendue de gros de Tours bien à fond blanc. Une bergère pour la rêverie, une commode d'amarante à sabots d'or, deux fauteuils, une table à écrire, et un paravent de six familles. Dans un coin, sous des tentures de soie unie, s'élevait une chiffonnière aux trophées et pastorales, et dans la cheminée, aux accessoires de Vendanges, deux bûches brûlaient sur quatre barbes de sautes. C'était joli, fin, très ancien, — coquet pour ces deux vieilleries.

Mais une même pensée les avait touchés... Elle révéla... et depuis la trouvaille de la boîte, quelque chose de lointain, de jamais dit, quelque chose d'un mystère avait soufflé sur leurs deux cœurs ; un message, sans nul doute, y flottait...

— Voilà, Madame ! dit subitement la servante. Le coffret fameux était de marqueterie à placage de mosaïque où s'enlevaient en médaillons la houlette d'Estelle et le chapeau de Néromin. Des chutes de fleurs en bronze doré d'or moula tournaient les quatre petits pieds. Le chapeau levé, que trouvait-on ? quelle fortune ? quel secret ?

— J'ouvre, dit la marquise. Elle prit la clé, tourna le doigt, assista le couvercle. Le coffret était plein de lettres, et une même note s'en exhalait, odorante, sans doute l'âme des deux jours morts, des beaux jours.

— Hein ! fit la marquise. Le vieillard eut un frisson. — Il parait, continua la courtoise dame, que je viens de faire un " chon ".

Elle tania la boîte de ses mains pâles, complaisantes : — Marquis, faut-il lire ? Faut-il pas lire ? A vos souhaits... Elle était toute gracieuse, tout souriante, un peu rose, adorable ; ses dents luisaient aux bougies.

— Faut-il souffler le tremblant bonhomme. La marquise déplaça le premier billet :

— Papiers de familles, actes notariés, hein ! Elle riait :

— Baux, donations, partages, peut-être... Le marquis, ses mains collées l'une sur l'autre, la regardait en frémissant ; la lettre glissée devant elle, d'une voix posée, la marquise lut au hasard :

— " Il ne faut pas vous accoutumer, très cher, à diviner le goût que vous avez pour moi, et vous verrez à la fin que l'amarant... " La marquise s'arrêta ; le vieillard eut un triste sourire :

— "... et vous verrez à la fin que l'amarant, pour nous rendre heureux, loin de devoir être conduit comme une affaire sérieuse, ne demande qu'à être traité légèrement, et surtout avec gaieté... " — Avez pour celle-ci, dit la marquise. Il paraît donc qu'en fait de galanterie, vous pérégrinez dans les étoiles, et qu'on était loin d'aimer cette gymnastique. Voyons la date : " octobre 1821 " nous nous sommes mariés en 25 ; c'est peu grave... Passons... Hé ! hé ! un petit point à l'amarant.

— Enfin, mon cher, après bien des incertitudes, vous êtes donc sûr qu'on vous aime. On a prononcé le mot que vous brûliez si fort d'entendre. On a fait plus : on a laissé échapper mille témoignages involontaires de la... " La marquise plissa son nez ; le marquis pleurait.

— " de la passion que vous avez inspirée. Le premier sacrifice qu'on a fait à votre amour est de ne plus recevoir le chevalier. Vous êtes maintenant heureux... " — Le chevalier ! fit la marquise. Bon ! quelque rival. Mais c'est de la romance ! La date ! Elle ressaisit la lettre : — " Saint-Cloud, 15 septembre 1824 ".

— Oh ! dit-elle, la veille de la mort du Roi, quelques mois seulement avant notre union ! Il gardèrent le silence.

— Oui, dit le vieillard, qui avait la tête perdue, je me rappelle même que Monsieur arrivait chez nous dans sa voiture à quatre chevaux anglais montés par deux petits postillons. Mme la Duchesse de Berry passait souvent ses matinales à Saint-Cloud. La société lui plaisait.

— Point de ça ! fit la marquise ; l'amour près du lit de souffrance de Sa Majesté, est-ce d'un gentilhomme ? — J'étais bien jeune !... — Trente-sept ans ! voilà qui est naïf ! Et cette lettre encore ! Vous me mettez en goût de lecture.

Elle revêta gentiment : — " Jassin d'Espagne. " " Bibi "...

— La marquise rougit un peu, et répéta : — " Bibi, j'aurais grand plaisir à causer avec vous sur nos nouvelles colifantes, et aussi sur d'autres choses plus importantes qui ne se disent que... " — Assez ! dit sèchement la marquise.

Et elle regarda le marquis : — " C'est entendu, n'est-ce pas ? En 1825 : bagatelles. A la date : orimes. Ah ! pauvres femmes que nous sommes, si enfermées chez nous, si fidèles ! Celle-ci... voyons voir la date... Décembre. Elle aspira une grimace, les lèvres pinçées, le sourcil haut :

— Dix-huit cent vingt-sept... Monsieur, je vous y prends donc ! Mais son humeur n'y put tenir. Elle éclata de rire et enfoua ses mains dans le coffret. Billetons roses, billets bleus et gris, billets blancs, billets blancs, papiers aux fines devises, aux frêles blasons, et tout cela s'envola ! Dieu ! si le marquis pouvait lire !... S'il pouvait voir, surtout !

— Voici ce qu'il verrait : la marquise prend à poignée ce bavardage écrit, le jette aux bûches, et la chambre, une seconde fois, devient rose ! Tout le riant passé, dans le temps d'une flamme, s'exhale en volutes éteintes, et pendant que meurt la flamme, un mot de représentations laquines la jolie bouche de la marquise, ouvre son rire, tombe de ses petites dents en grains d'ails. C'est sa dernière chiquenande.

et une de ses mules, dont elle lançait la poignée en l'air, ébouriffa son linge fin.

— Votre avis ? — Mon... — Oui, votre avis carré ! Le bonhomme prit la main de sa femme et lui baisa les yeux, d'une lèvre douce :

— Anéantir, disait le marquis... Bûcher... Ah ! je ne sais quel oubli... Elle était déjà debout. D'un unanime geste, ils lancèrent le coffret aux bûches. Trois flammées happèrent les amours du marquis, et la chambre devint rose !

Élégantes aventures, intrigues bourgeoises, passions des rues, amours à Paris, à l'ombre, au jasmin d'Espagne, notes des petites soupers, assaut de grand route, tout le riant passé du marquis dura le temps d'une flamme, exhalée son âme en volutes éteintes.

— Quoi ! balbutia le marquis. — Mais ces... comment dirai-je ?... ces petites... aventures me représsentent.

Le marquis s'inclina, le coude aigu, en garde :

— Vous êtes, vrai, trop charmante ! Il posa le poing sur le bouton d'or de la porte ; elle s'ouvrit, discrète, et en face l'un de l'autre, ils se saluèrent d'un geste joli et long.

— Ah ! ohohohoh le marquis, je n'y reviendrai plus que pour une ! — Et encore ! dit finement la marquise ; vous avez mis un peu d'orange dans mes scrupules, et sans ma religion, j'en voudrais un peu à ma trop constante fidélité.

— Vous êtes une sainte ! — Et vous, quel diable ! — Mes excuses, donc. La marquise, un peu songeuse, retrouva sa raillerie :

— Mes compliments. Un petit coup de talon, deux pinces de tulle, et elle s'échappa dans la bouffée de sa courbette. — Bonne nuit, Monsieur !

III

La coque de son oreille tendue, la marquise écoute... Les pas du marquis s'éloignent, ses un peu, mais réguliers ; c'est encore un homme.

Mais que fait donc la marquise ? Elle saisit une clef, ouvre un tiroir, se dépite, mordille, allonge un bras nu, cherche, recherche, et, tout à coup, maintenant qu'elle est sûre d'être seule, qui fait donc rire la marquise ? Que retire donc la marquise de la commode d'amarante ?

Elle tient dans ses doigts fins le jumeau du premier coffret, une boîte quasi même, et, une fois près du feu, elle l'ouvre... Elle l'ouvre, et par petites narçades, fait sauter billes roses, billets bleus et gris, billets verts, papiers aux fines devises, aux frêles blasons, et tout cela s'envole !

Dieu ! si le marquis pouvait lire !... S'il pouvait voir, surtout !

— Voici ce qu'il verrait : la marquise prend à poignée ce bavardage écrit, le jette aux bûches, et la chambre, une seconde fois, devient rose ! Tout le riant passé, dans le temps d'une flamme, s'exhale en volutes éteintes, et pendant que meurt la flamme, un mot de représentations laquines la jolie bouche de la marquise, ouvre son rire, tombe de ses petites dents en grains d'ails. C'est sa dernière chiquenande.

Au Fond d'une Mine

On sera sans doute étonné d'apprendre que l'impératrice de Russie a travaillé au fond d'une mine de charbon — pour son plaisir, bien entendu.

Ceci se passait lors d'un voyage en Angleterre de celle qui était alors simplement la princesse Alice de Hesse. Le hasard d'une promenade l'avait conduite aux houillères de Ruabon, dans le pays de Galles. Elle demanda à descendre dans la mine, et, au cours de cette excursion souterraine, prit un pic et s'amusa à extraire de ses propres mains plusieurs blocs de charbon.

Les ouvriers de Ruabon n'ont pas oublié la visite de la jeune princesse ; ils sont même très fiers, paraît-il, de rappeler qu'ils ont appris les éléments de leur dur métier à une future impératrice.

De son côté, celle-ci raconte toujours avec plaisir son apprentissage de mineur, tout au fond d'une galerie située à quelque six cents mètres au-dessous du sol.

CUISINE.

Recette des "œufs froids Di-vette".

Faites cuire du maïs avec du lait ; assaisonnez de sel et un peu d'épices. Ensuite vous le passez au tamis, ajoutez un peu de crème et dressés sur un plat. Mettez vos œufs pochés dedans.

Comédie Française, "le Luthier de Crémone", ou acte exquis et touchant de délicates et familière simplicité, devenu classique par son succès, et catalogué au répertoire de la Maison de Molière.

MENU.

DÉJEUNER POUR 6 OUVERTS. Hors d'œuvre Barquette de Laitance Villeroy Œufs froids Divette Poulet nouveau Stanley Mousse de Jambon en Belle-Vue Aubergines à la Turque Salade Mimosa Entremets Pêches Cardinal

Le Répertoire Dramatique de François Coppée.

La fondation des "Trente Ans de Théâtre" toujours en recherche d'attraction pour ses spectateurs, destinés, comme l'on sait, à alimenter sa cause philanthropique, a eu la bonne idée de donner, sur la scène de l'Odéon, une représentation unique composée d'œuvres du répertoire dramatique du poète François Coppée. Le programme, des plus séduisants, était d'une très grande variété. A vrai dire, il n'y avait qu'à se baigner pour en prendre, et la sélection était facile.

C'est "Le Passant", qui fut, en 1869, le premier d'abord, au théâtre, de François Coppée, qui, jusqu'à présent, n'avait fait paraître que des essais poétiques. On sait, quel fut le succès de cette fantaisie exquise, de ce don adorable. En décembre 1870, sur la même scène de l'Odéon, un simple récit dramatique, "la Grève des Forgerons", fut transformé en monologue, et dit par le tragédien Beauvallet, avec beaucoup de succès.

Un mois d'avril 1870, "les Deux Docteurs", un acte élégique, où se rencontrent de beaux vers, est représenté, à la Comédie-Française, où sert de début à la comédienne Agar, qui vient d'y entrer.

Puis, au lendemain, c'est la guerre, c'est-à-dire l'inter interruption de toutes choses. En 1871, au lendemain de la guerre, nous trouvons à l'Odéon, "Fais ce que dois" pièce de circonstance, en un acte, en vers, qui fut jouée par Damain, Sarah Bernhardt et sa sœur Jeanne Bernhardt. L'auteur, reprenant à son compte l'adage souvent formulé à cette époque, que nous n'avions pas été vaincus par le soldat, mais par "l'instincteur", décrivait le rôle social et patriotique que celui-ci devait jouer dans l'avenir.

En cette même année, un drame en deux actes, "l'Abandonnée", n'eut que demi-succès au Gymnase.

De retour à l'Odéon, en 1872, le poète y donna, successivement, un acte à deux personnages, "le Rendez-vous", une idylle habillée, tout à fait élégante, qui, bien qu'ayant réussi, n'eut peut-être pas tout le succès qu'elle méritait. Ce fut cependant bien joué par Pierre Berton et Mlle Marie Colombier ; puis, en 1873, ce fut "le Petit Marquis", une comédie drama, quatre actes, en prose, en collaboration avec Armand d'Artois. "Le Petit Marquis" fut fortement caboté à la première représentation. Pour quoi ? On n'a jamais pu savoir. La donnée du drame était originale, très intéressante. Le chute — on en fit bien deux — peut s'expliquer par deux motifs : d'abord le malheureux éponyme par le public sensible et très autoritaire, qui ne voulait admettre Coppée, que poète, et ne le supportait pas écrivant en prose ; ensuite l'infériorité de l'interprétation, qui ne fut pas, pour les deux rôles principaux, ce qu'elle aurait pu être.

Le rôle du père du "Petit Marquis" avait été écrit pour François Berton, qui a créé, entre autres, le duo d'Aléria, dans "le Marquis de Villemer" ; or Berton, déjà malade en ce temps-là, du mal terrible qui l'emporta, en janvier 1874, dut être remplacé par un comédien du Vaudeville, Manié, qui n'avait aucune des qualités de légèreté et d'élégance du personnage, alors que celui de la mère, émue et dramatique, avait été distribué à Mme Eugénie Doche, qui fut, au théâtre, bien plutôt coquette que touchante.

Rappelons qu'à cette première représentation du "Petit Marquis", qui fut tamtenteuse, il y eut échange de gifles, puis de cartes, entre deux spectateurs, le chevalier de Borda, qui sifflait la pièce qu'il ne trouvait pas de son goût, et le romancier Albert Delpeit, qui applaudissait parce qu'il était d'un avis contraire. Il y eut rencontre le lendemain, échange de coups d'épée, d'abord, et de poignées de main ensuite, les deux adversaires étant, après explication, devenus les meilleurs amis du monde.

Après cette période d'essais et de tâtonnements, il semble que l'auteur dramatique ait trouvé sa voie, car il ne compte plus que des succès, sa théâtre, en une seule ininterrompue. C'est d'abord, en 1876, à la

Comédie Française, "le Luthier de Crémone", ou acte exquis et touchant de délicates et familière simplicité, devenu classique par son succès, et catalogué au répertoire de la Maison de Molière.

Celui-ci eut un pendant, avec "le Trésor", un acte en vers, représenté à l'Odéon, en 1879, qui certainement eût gagné la rue de Richelieu, dont on lui eût ouvert les portes, et, chemin faisant, n'aurait point fait escale plac' Favart, sous forme d'opéra-comique. Le rôle du duo Jean, dans "le Trésor", fut un des grands succès de Porel, le directeur actuel du Vaudeville, dans sa carrière de comédien.

En 1881, le théâtre de l'Odéon représsenté "Madame de Mautenon" drame en cinq actes, en vers, la première grande pièce de François Coppée, avec une originale interprétation, Laressonnière dans le rôle du roi Louis XIV, et Mlle Anée Fargueil dans celui de Mme de Mautenon.

Cette même année, l'Opéra mettait à son répertoire, où, d'ailleurs, il est resté, un ballet fantastique, en deux actes, "La Korrigane", dont l'auteur du "Passant" s'était amusé à écrire le livret, et dont Widor fit la musique.

Puis vint en 1883 "la première représentation est du 21 novembre — "Severo Torelli", drame en cinq actes, en vers, un des plus grands succès de l'Odéon. Les représentations de cette œuvre de belle émotion se complètent par centaines, et ce fut le début, très remarqué, d'un tout jeune comédien, Albert Lambert fils, qui, depuis, a fait belle carrière. Il sortait alors du Conservatoire, muni d'un premier prix de tragédie, lorsque sa bonne fortune voulut qu'on lui confiât le rôle du jeune Severo Torelli, où il témoigna de si belles qualités que, deux ans après, l'entré à la Comédie, dont il fait aujourd'hui les beaux soirs.

On peut dire, d'ailleurs, que Coppée porta bonheur à ses interprètes, puisqu'en 1885, à ce même Odéon, débutait, dans ses "Jacobites", Mlle Weber, aujourd'hui le grand rôle de tragédie de la Comédie-Française, qui est alors un véritable triomphe personnel dans le rôle de Marie, l'héroïne du drame.

Enfin, la dernière œuvre dramatique de François Coppée, et son plus grand succès, ce fut "Pour la Couronne", qui eut plus de deux cents représentations consécutives, à l'Odéon, souvent reprise depuis et, en dernier lieu, au théâtre Sarah Bernhardt, où se retrouve vibrante la foi patriotique, que ne l'abandonnèrent jamais. C'est dans "Pour la Couronne" que débuta la pauvre Wanda de Boncza, que la mort a enlaciné en pleine jeunesse.

Pour être tout à fait complet, il faut citer encore deux ou trois pièces non imprimées ou non représentées : "Homme et la Fortune", comédie en trois actes, écrite pour le "Cercle des Artistes" en 1884 — non imprimée — "les Bijoux de la dévotion", une scène, en vers (1872) ; "la Guerre de cent ans (1878)", grand drame, en cinq actes, en vers, en collaboration avec Armand d'Artois (publié et non représenté).

Ce faisant, nous aurons parcouru la carrière dramatique du poète, qui, malgré les succès que nous avons enregistrés, restera, toujours et quand même, l'auteur du "Passant".

Explosion à bord d'un navire. Philadelphie, 20 juin — Un homme a été tué et une vingtaine blessés par une explosion survenue ce matin à bord du vapeur "Arcadia", de la ligne Hambourg-Américaine.

Tous les blessés ont des débris de charbon qui travaillaient dans la cale.

Un incendie a éclaté à bord à la suite de l'explosion, mais les flammes ont été rapidement éteintes.

Le navire a été gravement avarié.

Les obèques du congressiste Wiley.

Montgomery, Ala, 20 juin — Le cercueil contenait la dépouille mortelle du congressiste A. Wiley, décédé mercredi après-midi à Hot Springs, Vie, est arrivé ce matin à 11 heures à Montgomery.

Les obèques ont eu lieu à 3:30 heures de l'après-midi et avaient attiré une foule considérable. On remarquait dans l'assistance le gouverneur B. Comer, plusieurs fonctionnaires d'Etat et une délégation du Congrès des Etats Unis.

La visite du secrétaire Garfield aux îles Hawaï.

Honolulu, 20 juin — Le secrétaire de l'Intérieur, M. James R. Garfield, est parti ce matin pour visiter le volcan de Kilauau et faire le tour des îles Hawaï et Maui.

Il rentrera samedi à Honolulu et s'embarquera sur le vapeur "St Louis" à bord duquel il fera un court voyage dans les parages des îles Kauai et Molokai.